

LA FIÈVRE DU BUCK- GAROU

Sébastien Gagnon



COLLECTION
GARNOTTE

LES ÉDITIONS Z'AILÉES
22, rue Ste-Anne C.P. 6033
Ville-Marie (Québec) J9V 2E9
Téléphone : 819 622-1313
Télécopieur : 819 622-1333
www.zailees.com

DIFFUSION ET DISTRIBUTION : MESSAGERIES ADP
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) J4G 1G4
Téléphone : 450 640-1237
Télécopieur : 450 674-6237
www.messageries-adp.com
*filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale du Groupe Livre Québecor Média inc.

Infographie : Impression Design Grafik
Texte : Sébastien Gagnon
Illustration de la couverture : Rig
Révision : Sylvie Lallier
Crédit photo de l'auteur : Patrick Simard

Impression : Juin 2023
Dépôt légal : 2023
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© Sébastien Gagnon et Les Éditions Z'ailées, 2023

Tous droits réservés.

Toute reproduction, traduction ou adaptation, en tout ou en partie, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

ISBN : 978-2-925261-42-1



Imprimé au Canada sur papier recyclé.

Les Éditions Z'ailées remercient la SODEC pour l'aide accordée à leur programme de publication et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition.

**LA FIÈVRE DU
BUCK-
GAROU**

Sébastien Gagnon

*Pour le musicien, le chat-sauvage,
et leur mère.*

Et Jeff, natürlich.



CHAPITRE I

Lune croissante
de septembre

Philippe se sent bizarre depuis quelques jours. Sa vue a baissé, mais il a le nez de plus en plus fin. Même avec la porte de sa chambre fermée, il arrive à deviner ce qu'il y aura pour souper. Odile, sa mère, est contente : ça évite que son gars crie « QU'EST-CE QU'ON MANGE ? » quatorze fois par seconde lorsqu'il revient de l'école. Mais si seulement elle répondait, il ne le répéterait pas sans arrêt ! Elle prétend qu'elle ne l'entend plus parce qu'il se plaint trop souvent. Impossible de s'en sortir. C'est ce qu'on appelle un cercle vicieux.

Un cercle de sables mouvants.

Odile affirme que la vue de Philippe baisse parce qu'il passe trop de temps sur sa tablette. Il est d'ailleurs en train de regarder une vidéo où on voit son youtubeur préféré passer un niveau particulièrement difficile de son jeu favori. Ça lui donne envie de jouer. Il se retient de commencer une nouvelle partie ; c'est trop choquant de se faire interrompre parce que le souper est prêt.

En vrai, Philippe est censé faire ses devoirs. Septembre est arrivé trop vite, l'école est déjà recommencée. C'est là qu'il s'est rendu compte que sa vision avait pas mal diminué.

– On mange ! crie Odile.

Il le savait déjà. La télé ne s'est pas éteinte pour rien. Pas d'écrans pendant le souper. Raphael, son frère, doit déjà être assis à table. C'est un éternel affamé.

Philippe branche sa tablette.

En passant derrière son cadet, il kidnappe sa fourchette et feint de la lécher. Raphael rage et se lève pour aller en chercher une autre. Dans le tiroir, les ustensiles sont en désordre et il grogne parce qu'une louche en empêche l'ouverture.

– Pourquoi tu le fais toujours choquer ? s'impatiente sa mère.

Parce que c'est pas compliqué ?
La facilité, c'est tentant.

Ils mangent leurs pâtes sans trop parler. Ils n'ont pas grand-chose à se dire. En réalité, Philippe aurait plein d'affaires à raconter. Mais quand Odile lui demande « comment s'est passée ta journée », il répond « bien » ou il reste muet. Lorsqu'elle insiste, il affirme avoir oublié. La plupart du temps, elle retourne en silence à son assiette. Et lui aussi.

Ils mangent mieux chez elle que chez leur père.

Philippe ignore pourquoi il choisit chaque fois de se taire. C'est sans doute trop difficile de s'expliquer. Et c'est pire depuis sa débarque en quatre-roues. C'est comme si, à mesure que ses autres sens devenaient

plus aiguisés, les mots perdaient de leur importance.

Il a peut-être fait une commotion cérébrale en tombant.

Lorsqu'il a suggéré cette hypothèse à son père, celui-ci a haussé les épaules. Et Raphael a interrompu ce début de conversation en lâchant :

– T'as même pas de cerveau.

Francis, leur père, a ri.

Philippe est convaincu que Francis aime plus son frère que lui, parce que Raphael trippe sur la chasse. Il pense aussi que sa mère lui préfère son cadet, parce qu'il est plus jeune que Philippe. Comme ces gens qui adorent les

chiens quand ils sont chiots, et tellement mignons, mais qui s'en désintéressent lorsqu'ils deviennent de gros chiens pas fins, fins.

C'est con. Mais c'est vrai qu'il n'est pas toujours gentil.

Philippe essaie de revivre l'accident, tente de se rappeler comment il était avant, et à quel point il a changé.

– AAARK ! Philippe lèche le sel !
M'maaaaan !

Visiblement, Odile était perdue dans ses pensées. Philippe aussi, puisque c'est vrai : il est en train de lécher le dessus de la salière.

Sa mère reste silencieuse. C'est

pire quand elle ne crie pas. Elle ne lui envoie qu'une œillade découragée. Avec un air d'avoir hâte au vendredi, le jour du changement de garde.

– Je veux que t'en achètes une neuve, maman, chigne Raphael.

Son frère est le plus malaucœurux des enfants du monde. Juste pour le faire enrager un peu plus, Philippe redonne un grand coup de langue sur la salière.

Et aussi parce que c'est vraiment, vraiment bon, et qu'il en a envie.

Besoin, même.



Quand le père de Philippe était jeune – ça fait vraiment longtemps, il y a quarante ans ! –, il devait aller à la messe tous les dimanches. S’agenouiller, se relever, ne pas parler. Et ne pas rire quand le curé se mettait à chanter faux, ni s’endormir durant les interminables sermons.

Raphael et Philippe eux, ne vont pas à l’église : ils vont à l’original. Et des fois, ils se demandent si les règles durant la chasse ne sont pas plus sévères. Pas le droit de manger de toasts le matin à cause de l’odeur. Un silence absolu est de rigueur, et ils doivent marcher au lieu de prendre le quatre-roues. Et interdiction de se décrotter avec autre chose que du savon à la gomme de sapin. Aucun lavage de

tête, non plus. Les deux frères ne vont pas s'en plaindre, mais ce n'est pas long que le cuir chevelu leur pique affreusement.

Les interminables sermons, eux, sont remplacés par les infinies variations sur la meilleure façon d'attirer le gros *buck*. Ou pire, par les mille questions posées pour comprendre pourquoi on n'a pas tué l'an dernier.

Et il faut le dire : la pisse de jument en chaleur, ça pue. Pas autant que les pieds de Raphael, mais quand même.

Raphael est plus chasseur que Philippe. Son frère passe l'été dehors, à arpenter les *trails* autour du camp avec son tire-roches ou sa carabine

à plomb. Philippe, lui, préférerait lire à l'ombre sur la galerie. Mais de mai à août, les nuées de mouches noires et les taons à cheval voraces rendent la chose difficile. En plus des maringouins le soir. Il y a tout le temps quelque chose. Il reste donc entre les quatre murs du camp, dans son lit posé en haut, à l'étage qui surchauffe sous le toit de tôle.

Ce que Philippe aime le plus, c'est les virées en quatre-roues. Son frère et lui sont chanceux, ils en ont chacun un. Leur père travaille au moulin, il fait plein d'argent. Sa mère trouve que c'est pas juste, parce qu'elle est diplômée de l'université et gagne la moitié de son salaire. Honnêtement, Philippe se fout un peu de la justice quand il

roule avec son père et Raphael. Il noie ses pensées dans le bruit des engins, et avec Francis dans son côte-à-côte, ils roulent tous les trois longtemps sur les chemins forestiers. Il apprécie spécialement le silence qui tombe en même temps que la poussière, quand ils s'arrêtent les uns après les autres. Durant ces longues virées, les deux frères ne songent même pas à s'écœurer.

La vibration des moteurs semble les placer sur la même longueur d'onde.

Et il y a les feux de camp. Dans le bois, il y en a toujours un qui brûle du matin au soir, beau temps mauvais temps, quand l'indice de danger

d'incendies de forêt est bas. Sur toutes les photos du terrain, entre le camp et le lac, une ligne de fumée éternelle monte vers le ciel.

C'est son boulot, à Philippe, d'alimenter le brasier. Il faut prendre du bois de palette découpé à la scie mécanique. On garde le beau bouleau sec pour en dedans, pour l'hiver. Pour quand on arrive le soir à -25°C et qu'il faut que le camp réchauffe au plus vite. Mais des fois il triche, quand tout est humide dehors et qu'il n'arrive pas à partir le feu. Bien sûr, la vieille huile peut régler ce genre de problèmes, mais ce truc est réservé à son père. De toute façon, Philippe a vaguement conscience que ce n'est pas terrible pour l'environnement. L'écorce, c'est

mieux. Il a la manie de s'en remplir les poches quand il marche en forêt. C'est moins salaud que l'huile à moteur !

Son moment préféré, à Philippe, c'est quand Raphael rentre se coucher. Il n'a pas peur, lui. Il est encore jeune. Inconscient de tous les dangers qui l'entourent.

Philippe reste alors seul avec son père à regarder danser les flammes et s'envoler les étincelles. À surveiller les tisons qui leur sautent dessus. Des fois, son père ne dit rien. D'autres fois, il lui parle d'affaires qui l'intéressent plus ou moins : son travail, les enfants de sa blonde. Il demande presque chaque fin de semaine si sa mère *voit* quelqu'un. Philippe pense que oui,

mais il répond non. Le père fait plus d'effort que son fils pour entretenir la conversation, en tout cas.

Avant d'aller se coucher, ils collationnent de toasts cuites sur les braises. Elles scintillent quand on dépose la grille dessus, comme si elles aussi avaient faim de pain blanc à la margarine. Philippe ferme un œil devant la chaleur. La grille au bout de sa main surchauffe, même s'il tient le manche le plus loin possible.

Les braises clignent. On dirait qu'elles s'envoient des clins d'œil.

